

Texte de Mathilde Roman, décembre 2004 :

Laëtitia Bourget, artiste française née en 1976, explore différents modes d'expression en interrogeant inlassablement notre présence au monde. Dans la lignée de P. Rist, elle s'interroge sur les représentations du corps dans la société occidentale. Mais tandis que P. Rist situe son intervention dans la culture populaire et ses formes de divertissement, Laëtitia Bourget adopte des mises en scène pauvres et arides, jouant plutôt sur la simplicité du rapport au corps et sur ses attentes décevantes. Ses actions l'engagent dans des confrontations, parfois brutales, avec ceux qui les regardent. Le lieu de départ est toujours lié à un travail sur son corps, sur des ressentis, à une prise de conscience intime qui est exploitée artistiquement. Bien que les manipulations corporelles contiennent formellement des similitudes avec les performances des années soixante, corps nu montré dans ses comportements biologiques, utilisation des excréments, du sang des menstruations, Laëtitia Bourget s'en détache absolument. Pas de violence ni de souffrance physique provoquées volontairement pour leur mise en spectacle. L'image du corps est utilisée en tant que lieu de la nature biologique, cyclique et temporelle de l'existence humaine. Laëtitia Bourget crée des rituels qui veulent s'ajouter sur un plan symbolique aux rapports de l'homme à son corps, souhaitant ainsi bousculer la pauvreté des sociétés occidentales dans leur façon d'envisager la nature biologique de l'individu. Elle met en question le sujet occidental détaché des règles qui régissent son être charnel, luttant pour en éliminer les traces et pour repousser les marques de sa finitude. Les travaux de Laëtitia Bourget nous proposent de reconsidérer, de ré attribuer une place au corps en tant que symbole de notre nature temporelle dans la conception que nous avons de notre propre image. Et ce déplacement se fait dans une très grande sensibilité à la corporéité qui accentue encore la focalisation des regards sur l'enveloppe charnelle. Plus rien ne vient nous détourner de cette réalité, ni musique ni esthétisation du corps comme dans les vidéos de P. Rist.

L'hygiène corporelle : pour une anthropologie de l'homme moderne (9', 1998). Dans cette vidéo, Laëtitia Bourget se filme pendant qu'elle effectue les différents gestes correspondant aux codes de l'hygiène : bien laver les parties odorantes du corps, se raser les poils des jambes, se brosser les dents,... Après chaque saynète, une phrase défile qui édicte le principe de l'action, dans des formulations que nous pouvons imaginer extraites d'un manuel d'hygiène. Le corps est dépersonnalisé, le cadrage serré isole chaque fois la partie concernée. L'image qui en résulte est ainsi celle d'un corps morcelé, canalisé par des règles strictes. Il n'y a plus d'identité globale, mais seulement des oreilles à nettoyer, des cheveux à laver, des parties du corps à vêtir. Cette mise en scène correspond aux éducations que nous recevons : l'individu est incité à concentrer ses rapports à son propre corps dans cette perspective impersonnelle, fragmentée et régentée par des lois extérieures à lui. Cette hygiène est prescrite dans le cadre d'un souci de soi lié aux conceptions médicales, dans des visées préventives. Michel Foucault l'exprime ainsi :

« A ce titre, la médecine n'était pas conçue simplement comme une technique d'intervention, faisant appel, dans les cas de maladie, aux remèdes ou aux opérations. Elle devait aussi, sous la forme d'un corpus de savoir et de règles, définir une manière de vivre, un mode de rapport réfléchi à soi, à son corps, à la nourriture, à la veille et au sommeil, aux différentes activités et à l'environnement »¹.

Le rapport au corps est fortement influencé par ce souci préventif qui est né dans l'Antiquité avec Hippocrate et qui continue aujourd'hui à dicter des règles visant à respecter au mieux l'équilibre biologique du corps. Mais Laëtitia Bourget met en avant les manques de ces perspectives médicales, et surtout leur enracinement aujourd'hui dans des considérations sociales dissimulées. Ce n'est pas seulement la science du corps qui s'exprime dans ces marques d'hygiène.

¹ *Histoire de la sexualité III. Le souci de soi*, 1984, éditions Gallimard, réédition coll Tel, 2002, p. 136

En effet, dans cette vidéo, ni pudeur ni ressenti intime ne sont exprimés. Le silence ambiant de la vidéo appuie les petits bruits des gestes d'hygiène qui résonnent dans cet univers aseptisé. Le corps est manipulé dans un rapport d'extériorité avec l'individu à qui il appartient. Tout est abstrait, froid et détaché. Les conseils donnés, qui font partie des règles de bonne société, invitent à optimiser le rapport à son corps en respectant certains codes et en accomplissant les gestes les plus efficaces, sans prise en compte de leur charge affective. Michel Foucault s'est beaucoup intéressé à ce maniement des corps individuels par la société. Dans *Surveiller et punir*, il explique ainsi :

« Le contrôle disciplinaire ne consiste pas simplement à enseigner ou à imposer une série de gestes définis ; il impose la relation la meilleur entre un geste et l'attitude globale du corps, qui en est la condition d'efficacité et de rapidité. Dans le bon emploi du corps, qui permet un bon emploi du temps, rien ne doit rester oisif ou inutile : tout doit être appelé à former le support de l'acte requis. »²

Ainsi, il s'agit non seulement de se laver, mais de bien se laver, en accomplissant des gestes attentifs, précis et efficaces. Ces principes n'accordent aucune place à un regard singulier sur le corps, à des gestes empreints de subjectivité. Dans cette vidéo, le corps filmé est détaché de sa personnalité et le visage qui accomplit ces gestes n'est jamais montré dans son intégralité, ne permettant aucune présence individuelle, aucun ralenti par un moment d'intimité.

Une des phrases qui s'affiche énonce ce principe fondamental de cette « anthropologie de l'homme moderne » : « Prendre soin de soi. Se faire beau ».

Quel est ici le « soi » en question ? Un corps sans problème, dont les manifestations sont contrôlées ? Nous pouvons nous interroger sur cette

² *Surveiller et Punir*, éditions Gallimard, 1975, p. 178

conception de la beauté comme résultat de l'application de principes impersonnels et sur l'absence d'articulation du corps avec l'individu particulier. Ce regard sur l'hygiène corporelle est inquiétant dans ce qu'il révèle de notre incapacité à nous saisir intimement en tant qu'êtres vivants. Les préoccupations intimes sont ainsi transformées en démarches austères et imposées hors de toute conscience de soi. A tel point que les règles d'attention au corps deviennent des lieux de manipulation individuelle : ce sont des moyens pour la société d'imposer jusque dans l'intimité des sujets le respect de ses lois et le principe de la vie en commun. Ne pas sentir mauvais par respect de l'odorat de ses voisins. Dans le même temps, ces lois se répercutent sur les ressentis en associant des images de mal-être à son irrespect. Plutôt que de réprimander physiquement celui qui faute, la société lui impose un blâme collectif et moral qui agit tout aussi violemment. Cette mise au pas des comportements corporels dans des visées de soumission de l'individu au collectif a été également fort bien mis en lumière par Foucault dans *Surveiller et punir*³ :

« L'âge classique a vu naître la grande stratégie politique et militaire selon laquelle les nations affrontent leurs forces économiques et démographiques ; mais il a vu naître aussi la minutieuse tactique militaire et politique par laquelle s'exerce dans les Etats le contrôle des corps et des forces individuelles ».

L'Etat contemporain ne peut plus appuyer aujourd'hui la mise en œuvre de cette tactique sur son autorité, l'idée de démocratie et de liberté étant trop bien installées dans les mœurs. La réussite repose alors sur sa capacité à s'ancrer dans les comportements individuels comme si elle était issue de la volonté propre à chaque individu. Chacun a le sentiment qu'il « se fait beau » pour lui et par lui, alors que nous ne faisons que nous conformer à des règles. Et, au-delà de ces principes d'hygiène, ce sont bien des principes de pensée qui nous sont inculqués.

³ Editions Gallimard, 1975, p. 198

« Ce qui généralise alors le pouvoir de punir, ce n'est pas la conscience universelle de la loi dans chacun des sujets du droit, c'est l'étendue régulière, c'est la trame infiniment serrée des procédés panoptiques »⁴.

Ce travail de soumission du corps par l'assujettissement hygiénique participe ainsi à ces procédés panoptiques.

Laëtitia Bourget explore plusieurs facettes de la difficulté pour l'homme « moderne » à se comprendre dans sa dimension biologique. Par exemple, (...) (9', 2001) se concentre sur les modifications, accidents et guérisons du corps. Habituellement, nous avons conscience du moment de la coupure, mais pas de la cicatrisation, nous ressentons le coup qui va donner naissance au bleu, mais pas son effacement progressif. Cette vidéo opère cette alchimie temporelle qui permet de voir en accéléré les réactions physiques de rétablissement de l'équilibre corporel après une perturbation. Visuellement, les phénomènes sont fascinants et écœurants à la fois. Les images sont des scans, ce qui crée un écrasement de la surface du corps et exclut toute profondeur de l'image. Le regard est fasciné par la possibilité qui lui est offerte de regarder ce qui échappe à la vision naturelle, mais écœuré par l'apparence de ces phénomènes. La poussée des poils par exemple force notre imaginaire à prendre en compte comme une réalité qui lui est sienne cette transformation épidermique qui ne correspond pas à l'idée de beauté d'une peau, caractérisée par la douceur et l'homogénéité. L'enchaînement des images se fait au rythme de sons parasites perçus comme des transcriptions des mouvements internes du corps, dont nous n'avons jamais conscience, et qui sont les moteurs de ce que nous voyons ici en surface. Cette vidéo invite à réfléchir à l'agitation biologique qui nous constitue et dans une certaine mesure nous détermine. L'humeur corporelle est en effet responsable en partie de nos états d'esprit. L'image de soi acquiert une profondeur biologique, à l'écoute de ce qui est de l'autre côté de ce qui est

⁴ Surveiller et punir, éditions Gallimard, 1975, p. 260

vu et de ses aspects incontrôlables. Un regard assez intimidant sur ce qui pourrait être notre propre corps pris dans ses manifestations.

Dans ces vidéos, l'image de soi est revendiquée dans son articulation avec une perception interne et biologique du corps. L'image reflétée est loin de n'être qu'une image de surface, elle s'enracine plutôt dans une pensée de l'image du corps dont F. Dolto a permis une meilleure compréhension. (...) met en scène des signes extérieurs de blessures corporelles qui au moment où elles sont filmées sont visuellement encore présentes mais sensiblement oubliées. Le choc douloureux qui a produit le bleu a disparu. Mais ces signes font appel à ces ressentis qui ont vivifié notre rapport au corps, qui ont permis à partir de ces expériences de souffrance de ressentir ce corps comme étant le notre.

« La douleur fait partie de l'image du corps, comme lieu sensible où le sujet peut tenir son moi, ou même, son corps. Car pour nous le corps, c'est à la fois une partie inconsciente du moi et le lieu d'où le sujet peut dire : "moi"»⁵. Françoise Dolto explique ainsi l'enjeu de l'expérience de la douleur comme moment de cohésion totale d'un individu avec son corps. Lorsqu'il exprime ces ressentis, il dit « j'ai mal » bien que ce soit son corps qui supporte une douleur. Nous comprenons donc là l'importance de cette étape de confrontation douloureuse avec son corps comme lieu d'affirmation de l'unité du sujet pris dans sa corporalité, et non pensé en terme d'image simplement spéculaire. L'image du corps permet une représentation du soi qui excède l'image du miroir lacanien, qui accorde une place à la dimension biologique consciente et inconsciente de notre moi, à la nature psychique du corps et de son image. Cette compréhension de l'enjeu de la douleur permet également de saisir la nécessité pour certains artistes, surtout pendant l'actionnisme des années 60, de s'exprimer à même leur corps, en lui imposant des violentes souffrances en public. Dans une préoccupation semblable mais par un biais nettement différent, L. Bourget

⁵ *L'enfant du miroir*, dialogue public entre F. Dolto et J.D. Nasio, éditions Rivages, 1987, p.16

n'impose aucune expérience de souffrance réelle à regarder par le spectateur, les images de (...) mettent en scène ce rapport essentiel au corps. La prise de conscience de son corps, par la souffrance mais aussi par le plaisir, invite à penser l'image du soi dans sa teneur sensitive. A aller au-delà de la surface plane du miroir.

Nous avons parlé de plaisir, et c'est sur son évocation que se clôt cette vidéo de L. Bourget. La caméra filme toujours en plan rapproché, et montre deux fesses marquées par des traces sur la peau, sans doute issues d'un contact trop fort avec un objet extérieur. Puis, en élargissant cette expérience, la peau devient un support de dessins, de jeux plastiques. Cette dernière séquence est ainsi fortement ludique, le sujet s'amuse avec son corps, légèrement. Pour L. Bourget, c'est le moment où le sujet se réapproprie le corps, où il retrouve son unité : « cela met en scène un dépassement de l'effet de sidération que produit l'observation du phénomène, vers son intégration et sa prise en compte : la subjectivité de l'être apparaît permettant de recomposer l'intégrité d'un corps jusque là morcelé par le cadrage ». Le jeu imprime certes sur le corps sa subjectivité, mais nous dirons nous qu'elle n'a cessé d'être exprimée tout au long de cette vidéo par l'évocation des ressentis corporels associés aux phénomènes filmés. Cependant, cette dernière séquence marque une rupture dans la mesure où elle introduit une prise de distance avec ce corps qui devient un espace de jeu. Il est dans un certain sens objectivé, pensé comme image spéculaire et non plus psychique, et exposé comme malléable par le sujet à qui il appartient. Le sujet s'affirme bien dans cette séquence, mais peut-être surtout en tant que volonté agissante qui pense son corps comme unité mise à distance.

Mathilde Roman, décembre 2004